

Livret des nouvelles concours étudiants 2016

Préface

Au commencement était l'écriture.

Paroles de l'Humain, début de l'Histoire allant vers demain cherchant sa mémoire...

Sur granit, sur terre cuite, sur papyrus, sur parchemin, sur papier, sur ordi... Multiples supports, simple forme, pour un même fond...

Écrire sur soi, sur l'autre, sur nous, sur le factuel, sur l'imaginaire, sur l'amour, sur la haine...

Ah, l'imaginaire... Partie cachée de notre iceberg... Parce qu'il faut aussi savoir joindre le futile à l'agréable. Oui le futile...

C'est aussi lui qui motive une plume rédigeant un roman, une nouvelle...

Ce qui n'empêche le réel – qui peut et qui sait être éventuellement tragique – de s'y ancrer...

Comme ici.

MERCI aux étudiants d'avoir osé !

Osé avoir relevé le défi : pendant l'année 2015-2016, des étudiants de l'IUT ont participé à un atelier d'écriture animé par l'auteur Francis Mizio (Critique, chroniqueur, journaliste, nouvelliste, auteur de théâtre, auteur jeunesse [livres documentaires], scénariste [BD]), anthologiste, etc.).

Des nouvelles ont ainsi été produites afin de faire l'objet d'un concours où deux sont primées, l'une par des professionnels, l'autre par le public.

Merci aussi d'avoir osé le faire nominativement et non pas de façon anonyme sous le couvert d'un pseudo.

Les deux conditions – utiliser dans le texte « Anniversaire » et « 50 ans », l'IUT de Nantes ayant été créée en 1967 – relèvent de cette éternelle temporalité qui nous fait disparaître... Défier Chronos en fixant dans le temps un instant de notre imagination.

Quel beau programme...

Puissent leurs rédacteurs ne pas faire sécher leurs plumes... Dans le désir continu d'écrire pour un plaisir consommé et renouvelé...

Plaisir au demeurant non dénué d'un intérêt professionnel : en effet, même à l'heure d'Internet et de la dématérialisation, la maîtrise de l'expression écrite reste « un plus » non négligeable...

D'autant plus que l'effort de mise en forme de la pensée qu'elle requiert rebondit positivement dans la maîtrise de l'expression orale...

Pas facile de choisir parmi les textes rédigés ! Mais puisque cela devait être fait, deux nouvelles ont particulièrement retenu l'attention :

- Celle intitulée *Coquille vide* de Mathilde Coiquault a remporté le **Prix 2017 de la meilleure nouvelle de l'IUT de Nantes décerné par un jury de professionnels**, composé d'enseignants et d'auteurs.

Regards avisés non négligeables...

Il fallait ici véritablement oser ! Pas évident d'aborder le sujet hautement polémique du handicap et surtout de l'euthanasie... Au-delà du fond, la forme voulue par son auteur sait nourrir le lecteur en émotions grâce à un texte clair et concis... Et quelle conclusion bouleversante !

- C'est *Le Malin* d'Antoine Albouy qui a remporté le **Prix 2017 de la meilleure nouvelle de l'IUT de Nantes décerné par le public**.

Coup de cœur non négligeable...

Soulignons la force et l'originalité de son intrigue ! Intéressants les clins d'œil faits à la littérature fantastique, et à diverses références musicales, le tout avec un riche vocabulaire.

Il faut également en souligner la construction narrative séduisante, grâce entre autres aux allers-retours dans le temps bien équilibrés.

Didier COLPIN

Administrateur de l'IUT de Nantes depuis le début des années 2000
et Président du Jury pour ce concours de nouvelles.

Également poète, son dernier recueil *Maudite soit la guerre* (2016) a été préfacé
par Rodolphe DALLE, Directeur de ce même IUT.

Membres du jury du concours de nouvelles 2016

Virginie Bremaud

Didier Colpin

Kristell Cottais

Claudio Godard

Danielle Jouani

Jean-Jacques Malo

Laurence Perrigault

Sommaire

Coquille vide <i>par Mathilde COIQUAULT</i>	p.7
Entretien avec une rose noire <i>par Emilie MAZOUÉ</i>	p.13
Les lunettes <i>par Solenne RIOM</i>	p.17
Le Malin <i>par Antoine ALBOUY</i>	p.23
Virage <i>par Mathilde LEBRUN</i>	p.33



Coquille vide

Par Mathilde COIQUAULT

Ce fut la lumière qui me réveilla. Je n'ouvris pas les yeux, mais derrière le délicat voile de mes paupières, je perçus la clarté crue des néons au plafond. Puis, aussitôt après cela, j'entendis qu'on entrait dans la pièce. On pensait sans doute que je dormais, puisque les voix semblaient étouffées, comme des chuchotements. Je n'ouvris pas les yeux.

On se rapprochait de mon lit, lit sur lequel j'étais allongé et dont le matelas dur me meurtrissait le dos. Au début, ça n'avait pas été un problème, tout le monde aime rester au lit, pensais-je. Et puis au fur et à mesure des jours, je m'étais rendu compte que c'était tout sauf agréable. Je ne supportais plus de rester dans cette position, j'avais l'impression que ma colonne vertébrale était en train de se dilater, et qu'un jour elle se désintégrerait totalement. Mais il fallait avouer que cela faisait plus de huit mois que j'étais couché dans ce maudit lit... huit mois que nous ne faisons plus qu'un.

Huit mois que c'était arrivé. Huit mois que ma vie s'était arrêtée.

L'une des voix dit quelque chose que je ne compris pas et pourtant, la personne était penchée au-dessus de moi, je sentais le dessus de son vêtement m'effleurer le bras. Je reconnus une femme à son intonation, mais ce n'était pas Maman. Elle avait une voix plus ferme et plus cristalline que celle qui m'avait donné le jour. Sa main s'aventura le long de mon corps et tâta l'un de mes bras, qui semblait-il était percé d'une aiguille, puis se redressa. Elle parla de nouveau et cette fois-ci, quelqu'un lui répondit.

Quand j'entendis cette réponse, j'aurais tout donné pour hurler son nom. Maman. Je ne saisis pas un seul de ses mots, mais je comprenais l'essentiel : l'amour qu'elle me portait, même si je n'étais plus qu'une chose insignifiante. Si j'avais pu pleurer, je crois que je l'aurais fait. Mais il y avait longtemps que mes yeux ne répondaient plus à mes désirs.

J'aurais voulu ouvrir les yeux et lui dire que je l'entendais me parler, que j'écoutais tout ce qu'elle me disait, et que si je le pouvais, je viendrais me jeter dans ses bras... mais je ne pouvais pas. Cela faisait huit mois que je ne pouvais plus faire ces gestes tellement insignifiants pour les gens normaux. Huit mois que je n'étais plus qu'un légume. Un légume endormi.

Et maintenant, un homme. Je savais que ce n'était pas Papa, parce que ça faisait déjà longtemps qu'il ne venait plus me voir. Au départ, Papa était là toutes les semaines, avec Maman, il me tenait la main, il était à côté de moi en silence et je sentais sa chaleur. Je percevais son chagrin et ça me faisait du bien. Et puis, un soir, Maman vint seule, je m'en souviens. C'était la première fois qu'elle venait seule. Et le jour d'après, pareil. Au début, je m'étais dit que Papa était occupé, qu'il ne pouvait pas, qu'il avait autre chose à faire. Mais ça faisait presque six mois qu'il était occupé et je savais qu'il ne viendrait plus.

L'homme avait une voix grave, presque réconfortante ; cette voix, je la connaissais. Il devait avoir CINQUANTE ANS, probablement. Depuis que j'étais couché là, il venait presque tous les jours ici. Oh ! Il ne restait pas bien longtemps, peut-être un quart d'heure, je ne savais pas, de toute façon, je n'avais plus la notion du temps. Mais il était là, et quand je savais que c'était lui, je me

sentais bien. Je me sentais aimé. Je préférais l'entendre lui plutôt que l'autre femme qui venait de me tâter le bras, comme si je n'étais qu'un arbre qu'on viendrait tailler.

Un mouvement vers la droite me fit comprendre que l'homme s'était déplacé. Il plaça une main chaude sur mon front et elle y resta quelques secondes. Je savourai ce moment. Il y avait si peu de contact entre moi et les autres que je profitais de chaque lien qui pouvait encore m'attacher à eux. Ça faisait quand même huit mois que je n'avais pas tenu la main de quelqu'un.

Je n'aimais pas me rappeler ces souvenirs, mais parfois, c'était plus fort que moi. Je laissais mon esprit s'égarer et repartir là-bas, si loin en arrière. Le jour où j'étais mort.

C'était un vendredi après-midi, je sortais du collège. Comme tous les soirs, Maman venait me chercher au collège et, comme tous les vendredis, tous les deux, nous allions ensuite faire les courses. Maman n'arrêtait pas de me réprimander dans le magasin, mais puisqu'elle m'y emmenait chaque fois, je me doutais qu'elle n'aimait pas y aller toute seule. On traversait la grande rue et j'adorais passer devant toutes ces écoles, notamment un collège et un IUT, parce que j'apercevais tous les autres élèves plancher sur leurs devoirs, alors que moi j'étais déjà en week-end. Je tenais la main de Maman, fermement, parce qu'avec toutes les voitures qui passaient, un danger était vite arrivé. On était entré dans le magasin, que je connaissais par cœur et je tirais Maman vers le rayon des bonbons, comme d'habitude. Chaque semaine, j'essayais de lui en faire acheter et à chaque fois, elle refusait. Mais, à ma grande surprise, elle me suivit et se posta devant mon paradis : quatre ou cinq étages de paquets de bonbons, de toutes les couleurs, de toutes les saveurs, de toutes les sortes. Tout cela dansait devant mes yeux, tourbillonnait dans un ouragan de bonheur. Mon cœur acheva son explosion de joie quand Maman me dit :

« Vas- y, mon chéri. Choisis ce que tu veux ! »

Je me tournais vers elle et je pense que dans mes yeux dansaient des étoiles, puisqu'elle sourit et me dit en riant :

« Mais tu as oublié ? C'est ton ANNIVERSAIRE, demain ! Vas- y, choisis ! »

Mon regard était encore étincelant quand je sortis du magasin, mes trois paquets fermement serrés dans mes mains. Je n'avais encore rien ouvert, parce que je voulais préserver la joie du déballage des paquets. Et puis, surtout j'avais peur qu'un de mes copains d'école me croise et m'en demande. Pour une fois, je serai égoïste, c'était moi qui avais douze ans, demain et personne d'autres.

Je crois que je souriais encore quand la voiture me percuta.

L'homme entoura doucement mon avant-bras, bien plus doucement que l'avait fait la femme quelques minutes auparavant. Il tâta mon membre qui ne réagissait pas, puis le reposa sur le lit. Quelques secondes passèrent, et il parla. J'aimais vraiment entendre sa voix, elle était comme

une musique dans le silence de ma vie. Je ne percevais qu'un bourdonnement comme si j'étais sous l'eau, mais pour moi c'était comme un concert. Et quand Maman lui répondit, ce fut comme si la chanteuse était entrée sur scène faire le spectacle. J'aurais tellement voulu lui parler, à Maman ou au moins, lui sourire. Je ne manquais pas de volonté, mais mon corps ne réagissait plus. Plus rien ne réagissait.

Je n'avais jamais pu débiller ces paquets. Pas plus que je n'avais pu les manger, et être égoïste. J'espérais dans un coin de ma tête que Maman les garde dans un coin de la maison et qu'elle ne les ait donnés à personne. Je ne voulais pas qu'on les mange, ils étaient à moi ! En fait, quand j'étais tombé, c'était bizarre, mais je n'avais pensé qu'à eux.

Mes bonbons, me suis-je dit quand j'ai volé à plus de deux mètres et qu'ils m'ont échappé des mains. Mes bonbons, me suis-je dit quand je me suis écrasé au sol. Mes bonbons, me suis-je encore dit quand j'ai roulé sur le sol, et me suis évanoui.

Quand je me suis réveillé, c'est à eux que j'ai pensé. J'ai voulu ouvrir les yeux et dire « Mes bonbons », mais quand j'ai essayé, ça n'a pas marché. J'ai essayé à nouveau, et encore une fois, je me suis aperçu que mes yeux ne répondaient pas, que ma bouche ne voulait pas s'ouvrir, ma langue ne voulait pas bouger. Au début, j'ai pensé qu'on m'avait drogué pour me soigner. Et puis, au bout d'une semaine, j'ai compris que ce n'était pas la drogue. Et je me suis surtout rendu compte que je ne vivais plus que par la pensée.

Huit mois déferlèrent dans ma tête. Huit mois de sommeil éveillé, comme je l'appelais. J'avais l'impression de dormir en continu et de ne jamais me réveiller, du moins pour les autres. Je ne pouvais plus rien dire, je ne représentais plus qu'une enveloppe pour les autres. Mais si Maman pouvait s'imaginer ce que ses visites me faisaient... Quand elle était là, je me disais qu'elle me considérait sans doute encore comme son fils et qu'elle ne m'avait – pour l'instant – pas remplacé. En réalité, c'était ça qui me faisait tenir : Maman et l'homme.

De toute façon, dans mon monde, il n'y avait plus que Maman, l'homme et la femme, et les autres. À présent, Papa faisait partie des autres. Qu'est-ce qu'il pensera quand je me réveillerai ? C'était la question qui m'empêchait de dormir, certaines nuits. Je m'imaginai sa réaction quand je viendrai à la maison et que je le regarderai droit dans les yeux. Je lui demanderai s'il se souvenait de moi. Il dirait oui et moi je me vengerai, je lui dirai que je l'avais oublié, qu'il ne représentait plus rien pour moi. Et ce sera à lui d'être triste, en se rendant compte qu'il avait eu tort depuis le début.

Un bruit retentit, que je connaissais : La porte. Quelqu'un entrait. Je savais qu'ils ne sortaient pas parce que je les sentais toujours autour de moi, tous les trois. C'était un autre qui venait d'entrer. Et quel autre... ! Je ne le reconnus que quand il parla, mais je n'aurais pas pu me tromper : c'était Papa. Il était là, des mois après qu'il n'ait pas mis un pied dans ma chambre, mais il était loin. Il n'était pas à côté du lit, il restait loin de moi, comme s'il ne me connaissait plus.

L'homme lui répondit, et puis ce fut encore Papa. Puis la femme, ensuite Maman. Je ne percevais qu'une bouillie de sons inarticulés. Je me demandais de quoi ils pouvaient parler, et surtout, pourquoi ils parlaient devant moi. Avant, ils se cachaient sans arrêt quand ils avaient des « discussions de grands ». Mais depuis que j'étais dans ce lit, ça ne les gênait plus. Je n'existais pas.

Et puis, au bout d'un moment, ils parlèrent moins fort, j'entendis les sanglots de Maman percer le silence, et Papa s'approcha enfin du lit. Je me dis qu'il me regardait, et puis je me dis qu'il était enfin revenu. Papa était de nouveau là... Il m'aimait. Mon cœur se gonfla de bonheur.

La porte s'ouvrit. Le docteur et Valentine, la mère de l'enfant, se tournèrent vers la personne qui venait d'entrer. C'était Stéphane, le père du petit. Ils l'attendaient. L'infirmière, qui étudiait les battements réguliers du cœur de l'enfant, se redressa et les observa tous les trois, son docteur et les parents. Ils restèrent un moment en silence, se contemplant les uns les autres.

« Eh bien ! me voici, dit alors Stéphane. Nous avons une décision à prendre. »

Valentine hocha la tête, des larmes plein les yeux devant son mari. Il se sentit mal de la voir pleurer ainsi et il entourra son épaule de ses bras :

« Ne t'inquiète pas, ma chérie. Tout ira mieux après ça, je te le promets. »

Le docteur posa sur lui un regard profond, et parla alors :

« J'espère que votre décision est sérieuse. Parce que vous ne pourrez pas revenir en arrière.

— Ça fait huit mois, soupira Stéphane. Il ne s'est pas réveillé hier, il ne se réveillera pas demain. »

L'infirmière hocha la tête en silence.

« Madame, êtes-vous toujours d'accord ? Ne vous sentez pas obligée d'accepter, dit doucement le médecin.

— Je le suis, avoua-t-elle entre deux sanglots. De toute façon, ma douleur ne pourrait augmenter. »

Le docteur la regarda, puis observa Stéphane, qui la tenait toujours dans ses bras. Il les plaignait de vivre une telle épreuve, mais c'était quelque chose d'inimaginable de l'extérieur, même pour lui.

« Eh bien, alors, si vous êtes prêts, il ne vous reste plus qu'à faire le geste.

— Que va-t-il se passer ? Balbutia Valentine.

Elle semblait au bout de sa vie. Le docteur prit une profonde inspiration :

— Eh bien ! vous allez simplement désactiver la respiration assistée et tout ce qui va avec. Votre fils, qui nage dans un coma total depuis plus de huit mois, va s'endormir dans son sommeil éternel. Cependant, dites-vous qu'il ne sentira rien. Il n'a plus de sensation depuis des mois, il partira comme ça. Je crois qu'il ne s'en rendra même pas compte.

— Et s'il se réveillait demain ? demanda sa mère d'une voix faible.

— Il ne se réveillera pas, et tu diras la même chose demain » trancha le père.

Un silence suivit.

« Eh bien » dit le docteur.

Stéphane regarda l'interrupteur, un petit bouton bleu relié au boîtier qui laissait apparaître cette fameuse ligne verte éternelle, dansant au rythme des pulsations cardiaques de leur fils. C'était sur ce bouton qu'il devait

appuyer et la danse de la ligne verte cesserait. C'était simple. Une infime hésitation l'arrêta. Et si Valentine avait raison... ? Et s'il se réveillait ? Est-ce qu'il savait, lui, ce que l'avenir leur réserverait ? Mais cela faisait tellement de temps qu'ils attendaient... Et puis, son fils n'était-il pas déjà mort ?

Il avait perdu tout contact avec le monde extérieur, il n'était plus qu'une enveloppe vide. Il ne pensait plus rien depuis des mois ; s'en voudrait-il de libérer le corps creux de son fils ?

Il eut soudain l'impression d'avoir tout le poids du monde peser sur son bras. Ce n'était pas qu'une simple pression du doigt. C'était un peu comme appuyer sur le bouton de la bombe atomique : ça allait changer sa vie. Et surtout celle de son fils, réalisa-t-il. S'il en avait encore une.

Il observa encore le visage de l'enfant, laissant des centaines de souvenirs affluer dans son cerveau. Les fois où ils avaient joué au foot ensemble, tous ces après-midi où il l'avait aidé à faire ses devoirs, où quand il le faisait sauter dans ses bras, quand il était tout petit... Devant ses yeux ondoyaient des soirées d'été pendant les vacances quand ils mangeaient des glaces devant la plage. Valentine tenant leur fils dans ses bras. Leur sourire sincère. Les gazouillements du petit quand c'était un bébé. La fierté quand il était rentré au collège... tellement de choses... pouvait-il tout effacer en appuyant sur ce bouton ? Oui, mais s'il se réveillait demain ? Retrouver son fils serait le plus beau des cadeaux, mais en même temps... il n'avait plus envie d'espérer quelque chose qui n'arriverait jamais. Ils devaient se faire une raison et aller de l'avant, maintenant. Ils ne l'oublieraient jamais, il le savait.

Ils entendirent tous le déclic.



Entretien avec une rose noire

Par Emilie MAZOUÉ

Son visage blanc fermé provoque en moi un certain malaise. En effet, je n'ai jamais vu une femme si impressionnante auparavant. C'est la première fois que je me retrouve presque effrayée par des yeux bleus, tellement intimidants qu'ils en trahissent une émotion particulière que je ne parviens pas à cerner. Pourquoi son visage semble-t-il si strict ? À l'appel de mon nom par sa voix féminine, à la fois douce et grave, la poignée de main glaciale qui suit me donne déjà une idée de l'image qu'elle cherche à se donner. Mais tous les plus grands dragons ont leur faiblesse, n'est-ce pas ?

Elle m'indique la direction dans laquelle il me faut la suivre. De dos, sa veste dessine parfaitement ses épaules et lui donne une prestance relativement cadrée. Sa silhouette allongée par ses escarpins noirs, allie sa féminité au respect qu'inspire son allure générale.

Je rentre finalement dans la pièce où est censé se dérouler l'entretien. Les grandes fenêtres qui bordent le fond de la salle laissent transparaître la lumière agressive qui se reflète sur une table en verre noir, faisant office de bureau. Mes yeux se ferment instinctivement, en réaction à cette masse de rayons solaires qui pénètre soudainement mes rétines.

Ce court moment d'absence fait apparaître un siège en cuir noir face à moi. La directrice m'invite poliment à m'asseoir. Je m'exécute alors. En me penchant pour déposer mon sac à main sur le sol, mes yeux se lèvent le temps d'une seconde, juste pour me permettre d'apercevoir la discrète rose noire tatouée sur sa cheville, habillée par ses grands escarpins. Mais pourquoi ce dessin ? Peut-être le fruit d'une tristesse encrée, sinon pourquoi ne serait-elle pas de couleur rose ? La symbolique des tatouages m'intéresse toujours. Ils sont rarement de simples ornements de peau esthétiques.

L'entretien débute. Je pense alors à ma posture pour tenter de délivrer une bonne impression. Il paraît que c'est important dans ce milieu. J'essaie de la regarder au maximum droit dans les yeux pour rester sur le même principe de communication. Mais je reste malgré tout intimidée. Cependant, j'échappe quelques fois mon regard sur l'ensemble de la pièce qui attise ma curiosité. Pas le moindre grain de poussière, tout est impeccable jusqu'au simple stylo, rangé à sa place. Du moindre cheveu à la brillance de ses talons, même son apparence semble induire un aspect maniaque. J'ai déjà entendu dire que certaines personnes développent un « tic » de ce type après un événement marquant. C'est un moyen de compenser autre chose, je crois. Chaque chose à sa place pour que tout soit parfait, hein ? Mais rien n'est jamais beau dans la simplicité brute.

Mon interlocutrice poursuit son questionnaire sur mes antécédents professionnels. Les multiples interrogations défilent, alors que mes yeux explorent toujours la pièce discrètement. J'aperçois une photo posée sur son bureau, tournée de 20 degrés dans ma direction. Encadrée d'un fin bois noir dont les gravures délicates sont finement travaillées, le bonheur se dessine comme une évidence sur ce cliché de plusieurs années. Je découvre alors un sourire presque irréel

de la personne qui me fait face. Exhibant sa belle dentition blanche, son air radieux centralise l'attention. Je trouve cette immortalisation de l'instant très professionnelle. Effectivement, les couleurs vives semblent représenter une période si agréable dans la vie de cette femme splendide, alors que l'attaque de la lumière lui donne une apparence passée. Quant à ses cheveux noirs si lisses, ils semblent encore s'animer au rythme de ses mouvements. L'instant figé met en avant la belle robe bleue qu'elle porte et qui cerne précisément ses courbes, avec un collier et les boucles d'oreilles en argent associés à cette tenue. Elle tient devant elle, dans ses bras, une jolie demoiselle également brune qui lui ressemble de manière frappante. J'en déduis alors qu'il s'agit de sa fille qui fête son anniversaire. Sur un fond de salle des fêtes, la joie transperce cette image. La complicité entre ces deux-là est flagrante. Quel dommage que la couleur disparaisse avec le temps !

Pourtant, le personnage auquel je m'adresse ne laisse pas transparaître une émotion semblable à celle de la photographie. Chaque phrase que cette femme exprime relate une méfiance implicite, sans doute traduite par le côté strict qu'elle tente de mettre en avant pour inspirer le respect. Je repense soudainement à son travail qui me laisse sur ma faim. Cette entreprise où tout semble parfaitement ordonné, dirigé par cette femme de charisme, mais dont les épaules sont très légèrement courbées vers l'avant. Mais que cache-t-elle ? Comment une femme a-t-elle pu réussir dans un milieu habituellement maîtrisé par des hommes ? Si je dois être amenée un jour à gérer une telle affaire, il me faudrait certainement 50 ans d'expérience pour parvenir à lui ressembler. Une telle réussite ne peut se faire sans sacrifice. Mes pensées se penchent alors sur ce qui l'a amenée à un succès professionnel aussi conséquent. Et cette enfant sur la photo... Sa vie de famille est-elle passée outre ses objectifs de femme d'envergure ?

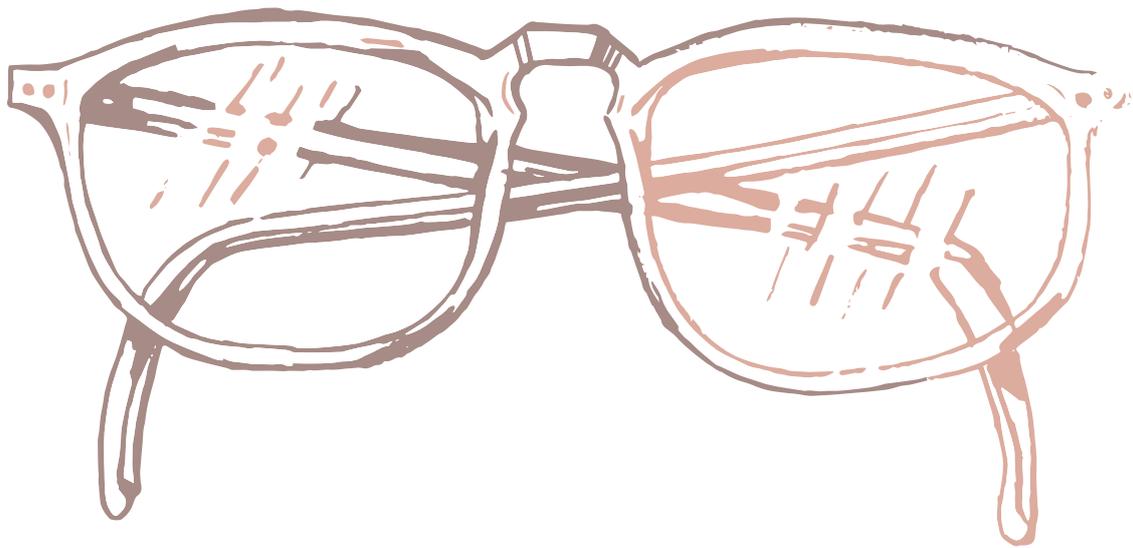
J'explore du coin de l'œil le grand meuble, latéral à son bureau de verre, dont les étagères, toujours parfaitement organisées, présentent des classeurs et des objets variés pour le travail notamment. Cependant, un petit détail m'arrête et me laisse suspicieuse : un objet qui ne devrait pas être rangé dans cet ensemble. Une tasse ébréchée mise en avant tel un trophée dans l'un des espaces de rangement. Pourquoi conserve-t-elle ce genre de chose ? Pourquoi tout est-il parfaitement soigné, alors qu'une tasse présentant un défaut aussi flagrant a assez d'importance pour être exposée de la sorte ? Je fais alors le lien avec la photo. Si quelque chose est brisé dans sa vie, c'est peut-être lié à sa fille qui lui donne ce sourire resplendissant que je n'ai pas eu l'honneur de recevoir. Une dispute, un souvenir, une maladresse... Que symbolise cette petite tasse abîmée ?

« Très bien ». Ces mots sonnent à mes oreilles à plusieurs reprises. J'ai compris au travers de mes fréquentations personnelles, que quelqu'un qui soutient toujours qu'il va très bien, n'est pas quelqu'un d'honnête ou qu'il a un problème. On ne peut pas toujours aller très bien. Mon instinct me laisse penser que son emploi est sa seule source de préoccupation et que son aspect strict renferme bien plus que du mal-être, une accumulation de reproches, de culpabilité et de colère envers soi-même. C'est à cet instant que je remarque les marques de fatigue sur son visage. Celui-ci

semble vieilli par ces émotions négatives qu'elle tente encore de masquer.

Je réalise alors que les éléments que j'observe s'enchaînent. La mort de sa fille. La tristesse. La colère. Et la compensation de tous ces événements tragiques dans sa vie par le travail. Je commence alors à me laisser envahir progressivement par le stress. Ce poste d'assistante auquel j'aspire, est-ce vraiment une bonne idée ? Travailler aux côtés d'une femme aussi blessée, brisée, perdue... Mon empathie pourrait me ronger pour la suite. Après tout, je suis juste une étudiante sortie de l'IUT. À quoi bon m'arrêter à ce poste ? Je ne veux pas d'une vie comme la sienne, guidée par le mal-être et l'obsession d'éviter constamment l'échec au point de tout recadrer dans ma vie jusqu'au moindre grain de poussière. Le modèle de respect vient de disparaître. Je refuse de ressembler à une telle femme. Je ne suis pas prête à assumer un parcours comme le sien.

« ÊTES-vous prête à tout pour réussir ? » Cette question me fait complètement perdre mes moyens et mon regard se perd dans tous les sens pour trouver une issue. « Euh... Je ne sais pas... Je ne sais plus... Je... Je ne veux plus de ce travail », je réponds alors. Elle me fait des grands yeux écarquillés surpris, j'attrape mon sac et m'empresse d'ouvrir la porte qui donne sur le couloir. Je la referme avec détermination en oubliant presque de dire « au revoir ». Mon stress retombe. Je pense que j'ai fait le bon choix. Mieux vaut essayer d'être une personne de valeur qu'une personne de réussite.



Les lunettes

Par Solenne RIOM

La file d'attente et les deux premières heures de train avaient eu raison des 85% de sa batterie de smartphone et de son livre à l'eau de rose. En bonne stratège, elle avait éteint son portable afin de préserver les 15% restant de sa batterie. « C'est quand même incroyable tout ce qu'on peut faire avec ces petits joujoux... Mais que l'autonomie est pourrie ! », râla intérieurement la jeune fille. Le début du voyage n'avait pas été d'une grande satisfaction et même la chute totalement inattendue de son roman (qui aurait pu croire que Romane oserait finalement avouer son amour à Jules ?!?) n'avait que peu égayé son ennui.

La jeune fille soupira. Elle s'accouda à la fenêtre en regardant défilier le paysage verdoyant pensivement. Son week-end chez sa grand-mère avait été un havre de paix. Elle passa en revue la confiture faite maison du petit déjeuner et le beurre fondant sur des tartines grillées, les albums qui sentent l'humidité et dont la moitié des photos se décrochaient, les rideaux un peu vieillots, mais imprégnés d'affection, le parquet qui grince, les ballades dans le parc, les confidences et les éclats de rire. Sa mamie vieillissait, c'était indéniable. Mais plus les rides s'ajoutaient au visage déjà travaillé par les années de sa grand-mère, plus Joy se rendait compte à quel point elle était une femme exceptionnelle et plus Joy avait peur de la perdre.

Lors d'une discussion avec sa mamie, Joy avait expliqué à celle-ci ses études, le travail soutenu qu'elle devait fournir à l'IUT, les exigences à la hausse des professeurs, les évaluations hebdomadaires. Sa mamie lui avait tranquillement répondu en souriant « Tu sais ma chérie, le monde ne mourra jamais par manque de merveilles. Le monde mourra par manque d'émerveillement. Il faut juste changer de lunettes. » Sur le moment, Joy s'était sentie un peu stupide... voire vexée. Elle s'était tue puis avait changé de sujet.

« Changer de lunettes ?! Sérieusement, ironisa Joy. Si mamie pense qu'il faut que je change mon regard sur les choses, il faut commencer dès maintenant ! Positivons ! » Joy fit mentalement l'état des lieux de son environnement. Deux enfants en face d'elle se battaient pour jouer avec la tablette que la maman désemparée, à sa droite, avait laissé à ses deux monstres. La maman de 50 ans approximativement, avait des cernes très révélateurs du rythme que lui faisaient subir les deux boules d'énergie. Le couple à sa droite semblait, lui, au bord de la rupture : ils avaient un talent particulier pour glacer l'ambiance à coups de courtes phrases assassines. Faute d'être chaleureux, ils n'étaient pas très bruyants. « Charmant ! » se dit Joy.

La voix grésillante du haut-parleur annonça le prochain arrêt. Le train fit une halte. La maman fit signe à ses enfants et leur ordonna de se rhabiller. C'est là qu'ils descendaient. Ils se levèrent, attrapèrent leurs manteaux et sortirent du wagon, accompagnés par leur mère. Joy soupira d'aise : plus que deux arrêts et elle serait libre. En attendant, elle voulait profiter de sa tranquillité nouvelle. Elle décida alors de mettre en place en quelques secondes une technique que tous les allergiques-à-la-compagnie-dans-les-transports-en-commun utilisaient. Joy usa de

tous les signaux pour que les places du carré de sièges qu'elle occupait restent libres : elle avait gracieusement disposé deux magazines people qui traînaient dans son sac sur la tablette centrale. Elle avait étalé son sac de sorte qu'il prenne les deux places qui lui faisaient face et elle avait fini par poser son manteau sur le siège à sa droite. Joy remarqua que la couleur des fauteuils ressemblait désagréablement à la couleur de son manteau bleu vert. Son bon goût en prenait un coup. Peu importe, elle ne risquait pas d'être dérangée, elle pouvait désormais se concentrer sur l'extérieur du train, mais son soulagement fut de courte durée. Profitant de son inattention, un homme de la corpulence d'un joueur de catch version africaine (sans les muscles, c'est tout ce qu'elle eut le temps de voir) s'approcha et se laissa tomber sur le siège à sa droite.

« Et m...

Son stratagème avait lamentablement échoué, tout ça parce qu'elle avait eu le mauvais goût d'investir dans un manteau de la couleur des fauteuils ! Enfin, mauvais goût ou non, elle devait récupérer son manteau. Elle ne préférait pas penser à l'état de son vêtement coincé sous le postérieur de cette montagne humaine. Elle n'osait même pas imaginer lui demander de se lever pour le récupérer. Il ne restait alors plus qu'une solution : La force. Joy prit son courage à deux mains et tira très légèrement. Rien. Elle prit son courage à quatre mains et tira plus fort. Peut-être trop fort puisque la pression exercée sur le manteau eut pour conséquence de secouer le colosse. Il se tourna alors vers Joy, baissa son regard et comprit immédiatement la situation.

— Oh ! Je suis désolé, je n'avais pas vu que je m'étais assis sur votre manteau. Dit-il d'une voix grave et rocailleuse.

L'homme se balança de la droite vers la gauche successivement jusqu'à extraire totalement puis remettre à la jeune fille son pardessus en main propre. Joy profita de ce moment pour observer son voisin. L'homme sonnait étonnamment doux. Il portait un sweat noir avec l'inscription « New York », un jogging gris et des baskets blanches agrémentées de traits oranges dans un style sportswear assez classique. Cependant il arborait des lunettes de soleil rondes, cerclées d'or, un piercing étoilé à l'oreille gauche et une bague par doigt avec ou sans pierres : une rouge, une bleue, une verte, deux en faux diamants et des anneaux. Le géant se rendit compte que Joy s'attardait ses mains. Il sourit de toutes ses dents.

— Ça, c'est pour le côté bling-bling, dit-il. Je suis David, mais sur la scène on m'appelle Big Daddy D., dit-il en lui tendant sa main droite.

Joy, muette, accepta sa main tendue et la serra mollement. Elle ne savait pas si elle était plus abasourdie par le personnage ou par le fait qu'il lui adresse la parole. Il continua :

— Celle-là, dit-il en désignant la plus grosse bague en diamant qui trônait sur son auriculaire gauche, je l'ai eue pour mon anniversaire ça fait quelques mois à peine.

Joy reprit ses esprits et répondit machinalement :

— Ah oui ?

— Oui ! J'adore les bijoux, je me sens vraiment comme une star, une vraie. Pour mon prochain anniversaire, mon frère, Gigi P., m'a promis qu'il m'offrirait un vrai diamant. Si les ventes de mon album fonctionnent bien, évidemment. Oui, car Gigi P. est mon producteur.

Il rougit légèrement comme s'il se rendait compte qu'une information venait de lui échapper puis reprit :

— Car oui, ce ne sont pas des vrais diamants ceux-là, dit-il en désignant ses mains, c'est seulement pour que ça brille sur scène, pour la tournée de mon nouvel album. C'est le premier. Il s'interrompt. Je parle, je parle mais toi, mademoiselle, comment tu t'appelles ?

— Moi c'est Joy.

— Ha ! Joy ? C'est un beau prénom ça, Joy ! C'est un beau prénom. Mon prénom à moi est banal. David c'est banal. Alors comme je voudrais être une star, je me suis trouvé un nom de scène, un blase, un pseudonyme, quoi. Les vraies stars ont toutes des pseudonymes. Ça sonne plus ... Waouh. Plus mystérieux aussi. C'est bien ça. La scène c'est bien, on rencontre plein de monde.

Il y eut un silence. Joy n'avait pas un talent prodigieux pour faire la conversation. En particulier avec les personnes qui lui étaient étrangères. Inimaginable avec les personnes étrangères et il n'était pas déplacé de qualifier David, enfin « Big Daddy D. » d'étrange. Pourtant, cette fois elle était intriguée par ce curieux personnage. De plus, il avait l'air d'avoir envie de parler et elle n'avait rien pour s'occuper. Elle n'avait rien à perdre alors elle prit une grande inspiration.

— Vous avez déjà fait des ... shows ? hésita Joy.

— Oh oui ! Aucune scène ne résiste à Big Daddy D. enfin je n'ai pas fait les zéniths non plus, ha, ha ! Big Daddy D monte progressivement l'échelle du succès. Disons que je commence tranquillement par faire quelques bars par-ci par-là. En ce moment je me concentre surtout sur l'écriture de mon nouvel album. Enfin mon premier album. Toi, tu t'appelles comment ?

— Moi ? c'est toujours Joy, répondit-elle, en fronçant les sourcils.

— Joy. Ha ! C'est un beau prénom ça, beau prénom. Ça sonne comme un titre de chanson... Mmmh. Joy in the clouds ! Hé ! Ça fait rêver Joy in the clouds Un mélange de Beatles et de rap. Du rap inspiration Beatles. Big Daddy D in the clouds . C'est pas mal. On me dit souvent ça. On me dit souvent que j'ai la tête dans les nuages. Ha ! ha ! Le problème n'est pas d'avoir la tête dans les nuages, le problème c'est de ne pas partager la vue que tu as quand tu planes... Le vrai artiste sait voir les belles choses, c'est cool. L'artiste qui réussit sait transmettre les belles choses qu'il voit,

car les gens n'ont plus le temps de s'arrêter à une terrasse pour profiter de la vue. Pas besoin de planer pour profiter de la vue. Ou de la vie. Ça sonne bien ça pour un nouveau son de Big Daddy D : «Pas besoin de planer pour profiter de la vue. Pas besoin de planer pour profiter de la vie. ». Oh ouais ! Big Daddy D garde le sourire même dans les moments difficiles, c'est le deal.

Joy sourit. Cet étonnant interlocuteur avait effectivement la tête dans les nuages. Il avait quelque chose d'attachant dans sa manière de vivre les choses, de colorer les mots. Vu la simplicité de ses vêtements, Joy doutait de la célébrité du géant. Il continuait en se répétant, en rigolant et en inventant des rimes spontanément. Faute d'être crédible, Big Daddy D avait redonné le sourire à Joy qui l'écoutait en essayant de suivre le tourbillon de poésie new age du tendre géant. Il continuait :

— Moi je ne prétends pas être un killer du rap, mais je me débrouille. L'important c'est de réussir à tenir le flow, à maîtriser le beat, à transmettre des états d'âme, à appeler. Et toi, comment tu t'appelles ?

Joy ne comprit pas. Soit l'homme était stupide, soit il perdait la mémoire. Or, son regard interrogateur sincère appuyait la deuxième hypothèse. Elle répondit alors :

— Moi c'est Joy. Vous savez, Joy. Je vous l'ai déjà dit.

Le géant se rembrunit alors.

— Ha oui ! pardon, dit-il précipitamment.

Le visage de Big Daddy D s'assombrit et devint à la fois dur et contrarié. Joy se rendit alors compte qu'il était bien plus facile d'être perspicace que d'être gentille. Elle avait l'impression d'avoir piétiné l'assurance et spécialement la joie de vivre de son voisin qui ne disait mot. L'homme resta silencieux un instant. Il joua machinalement avec la fermeture éclair de son sweat puis s'éclaircit la gorge et déclara gravement :

— Big Daddy D perd la tête. Il doit prendre des médocs, mais il perd la tête quand même.

Joy reçut cette déclaration comme un coup de poing dans le ventre. L'homme révélait sa faille en toute humilité. Elle l'avait jugé un peu vite : elle l'avait trouvé ridicule puis amusant. Elle était désormais touchée par l'honnêteté du colosse.

« Mesdames et messieurs nous arrivons en gare de Savenay. Les voyageurs descendant du train sont invités à se diriger vers les portes de sortie... »

La voix grésillante du haut-parleur brisa en une fraction de seconde le cocon que ce moment d'intimité avait construit. Joy n'osa prononcer mot. Elle se contenta d'un sourire triste. Elle avait

été touchée par la spontanéité avec lequel s'était livré cet inattendu individu. Peu importe ce qui était vrai ou faux, réel ou idéal, elle avait touché du bout des doigts sa vulnérabilité...

Mais le voyage s'arrêtait là. Le monde autour avait continué de tourner. La réalité pesait lourd pendant que les fragments de confidences s'envolaient. Big Daddy D se releva doucement.

— C'est mon arrêt, dit-il impassiblement.

— Ha !... Bon, eh bien !... Merci ! Bonne continuation, prononça Joy maladroitement.

Elle qui avait eu tant de mal à commencer la conversation souffrait maintenant de savoir comment la clore. Elle avait envie de le remercier pour sa compagnie et sa joie de vivre, pour son style hors du commun et son sourire, pour ses histoires et sa fragilité. Comment lui dire ? Elle l'interpella sans prendre garde aux regards que les autres passagers pourraient avoir sur elle, alors qu'il commençait à se diriger vers la sortie :

— Big Daddy D. ! Merci ! Vraiment. Vous faites une star du tonnerre, dit-elle en souriant.

C'était sa manière de le remercier timidement pour ces instants de rêverie. Big Daddy D. se retourna avec un sourire incertain, mais brillant comme la lune lors des nuits les plus sombres.

— Ha ! Merci mademoiselle, Big Daddy D se souviendra de toi, ha, ha !

Joy doutait qu'il se souvienne simplement de son nom. Sa mémoire à court terme semblait être sévèrement altérée. Elle s'interrogea sur la vie de cet homme. Qu'est ce qui avait pu causer les pertes de mémoire de Big Daddy D. ? Ce handicap était-il le seul qu'il devait supporter ? Ce désavantage l'empêcherait-il de réaliser son rêve de devenir un grand rappeur ? Allait-il un jour percer dans le monde de la musique ? Allait-il finir de composer son album ? Qu'adviendrait-il de lui ?

Loin de toute réflexion existentielle, Big Daddy D s'éloigna en balançant successivement ses bras comme pour donner le tempo de sa démarche groovy. Joy le regardait s'éloigner sans oser bouger comme pour ne pas abîmer l'authenticité de leur rencontre et la délicatesse de leur échange. Même la démarche du géant illustrait son don pour ressentir la musique au quotidien. Il vivait le moment présent pleinement. Il vivait son rêve dans sa tête et regardait son environnement banal avec des yeux remplis d'étoiles.

Elle n'avait que peu parlé, mais écouter cet homme perdu entre son rêve et la réalité lui avait fait prendre conscience de l'importance de voir les choses avec un regard enjoué. Il l'avait fait voyager dans son rêve. Il était temps qu'elle retourne dans sa réalité, mais pas sa réalité fanée et fade. Sa réalité colorée, celle des sourires, des rêves et des étoiles.

Il était temps qu'elle change de lunettes.



Le Malin

Par Antoine ALBOUY

Baker Hotel, Mineral Wells, Texas, 25 juin 2015

*« Midnight with the stars and you,
midnight and a rendezvous ».*

Juliette arrête le tourne-disque sur ces notes de jazz.

— Eh bien, pense-t-elle. Moi aussi, j'ai un rendez-vous. Elle met son sweat, fait bien attention à cacher ses poignets, l'un porte une montre et l'autre un bracelet en satin blanc. Elle ouvre la porte de la chambre 62 et part sans même prendre le soin de la fermer.

Madame, Monsieur,

Suite à nos nombreuses séances avec votre fille, il est l'heure du bilan.

J'aimerais tout d'abord attirer votre attention sur le caractère solitaire de Juliette. En effet, elle est une jeune fille qui, sans être autiste, préférerait vivre seule. Elle n'avait pas besoin des autres jeunes de son âge pour s'épanouir, son imagination et sa curiosité lui suffisaient...

25 juin 2015

Il n'est que 22 heures et pourtant elle est seule dans l'hôtel, un silence de mort l'entoure. N'importe qui serait angoissé par cette solitude, mais pas Juliette. Elle a l'habitude. Le couloir dans lequel elle s'engage est sombre. Aucun des lustres censés l'éclairer ne fonctionnent. Ils sont soit arrachés, soit pendants au mur moisi. Au bout du couloir défoncé, se dresse une porte, énorme, noire. Juliette s'y dirige lentement. Elle rase les murs. Le parquet grince sous ses pas malgré le long tapis de moquette tâché et déchiré sur lequel elle marche. Arrivée devant la vieille porte, elle s'arrête. Elle sort une clé rouillée de sa poche. Juliette regarde la clé. Elle semble dater du Moyen Âge. Elle est légèrement courbée.

« Peut-être a-t-on forcé dessus pour ouvrir autrefois, se dit-elle. Les dents complètement arrondies de la clé n'ont sûrement pas dû aider ses anciens détenteurs. »

Après cette brève inspection, Juliette se résout à son tour à ouvrir la porte. Elle lève lentement le bras jusqu'à la serrure, elle sait très bien ce qu'elle trouvera de l'autre côté. Elle insère la clé dans la serrure. Elle tourne deux fois la clé dans un bruit fin d'acier. Elle ne retire pas la clé de la serrure. Elle pousse lentement les deux lourds battants de la porte dans un grincement strident et s'engouffre dans cette salle de bal monumentale, devenue effrayante depuis qu'on ne l'entretenait plus. Celle-ci est éclairée par le halo de la lune, filtré par les rideaux déchirés, venant

crever sur le mur opposé. Tandis que son reflet se dessine sur les miroirs de la salle de bal, Juliette continue d'avancer.

Alors qu'elle progresse dans la salle, elle observe autour d'elle : celle-ci est dans un désordre monstre, comme si un ouragan avait balayé les meubles. Ici des sièges retournés, balancés contre le mur, là des coffres éventrés vomissant tout un tas d'objets. Elle se rapproche de l'un d'eux, qui a sûrement dû avoir été utilisé pour ranger les archives papier de l'hôtel. Les cahiers de comptes, les carnets d'adresses et les agendas de réservations – entre autres choses – sont éparpillés au pied du coffre. Le temps n'a pas aidé à la conservation des documents : les couvertures sont gondolées et les écrits se sont estompés presque intégralement. L'humidité a lié certaines dizaines de pages ensemble et les décoller sans les déchirer relèverait de l'exploit. Malgré cela, Juliette fouille un peu, sûre qu'elle trouvera quelque chose d'intéressant au milieu de toutes ces pages administratives et de gestion, dont les titres la font soupirer tant ils lui paraissent vagues. Soudain, alors qu'elle fouille dans le coffre – elle a abandonné les recherches dans le tas de carnets à côté, les documents sont trop endommagés pour lui livrer quoi que ce soit – Juliette tombe sur un album relié, en cuir, parfaitement conservé par rapport à tous les autres livres et documents trouvés auparavant.

... J'irais même jusqu'à dire que voir trop de monde lui était néfaste. Votre fille semblait atteinte d'une légère prosopagnosie. Cela causait chez elle une non-reconnaissance des visages de certains de ses proches. Cette maladie est rare pour une fille de son âge, mais néanmoins elle existe. Au contraire, un sentiment de déjà-vu envers des personnes lui étant totalement inconnues m'intrigue encore aujourd'hui ...

25 juin 2015

« Étrange que cet ouvrage soit en si bon état. »

Juliette le ramasse avec précaution. Sur la couverture est inscrit « Baker Hotel, juin 1955 ». C'était le mois de la fermeture du bâtiment, se remémore Juliette. Elle ouvre l'album et le parcourt rapidement jusqu'à s'arrêter sur cette photo qui l'interpelle. C'est une photo prise ici même dans la salle de bal. À l'époque les carreaux des fenêtres n'étaient pas brisés et les longs rideaux rouges étaient encore tous sur leurs tringles. À l'arrière-plan on ne peut que remarquer l'escalier central, majestueux, imposant, tout comme l'hôtel ces années- là. Au bas des marches, semble s'affoler la petite bourgeoisie de l'époque, qui comme de petits rongeurs, allaient faire leurs provisions au buffet avant de se rasseoir à leur table. Au premier plan, se dresse un petit groupe de jeunes

hommes, tous en costume et très distingués. Ils regardent tous fièrement l'objectif, arborant un grand sourire. Alors que Juliette regarde chacun de ces jeunes hommes, elle a une sueur froide. Tout à gauche du groupe, les cheveux plaqués en arrière, un homme regarde l'objectif de travers, d'un œil glauque. Un rictus diabolique aux lèvres, il semble se tramer quelque chose dans sa tête. Quelque chose de malsain. Son visage dit quelque chose à Juliette, mais elle ne sait pas pourquoi ; elle ne peut pas l'avoir rencontré puisque cet homme vivait il y a plus de 50 ans. L'homme met Juliette mal à l'aise et soudain son esprit ne peut s'empêcher de faire un lien avec les incidents s'étant déroulés à la même période. Le 25 juin 1955 se déroulait la dernière grande soirée organisée au Baker Hotel. La tragédie qui suivit avait condamné les propriétaires à abandonner le bâtiment. Dans la nuit du 25 juin 1955, une jeune femme se donnait la mort publiquement dans l'enceinte de l'hôtel.

Mineral Wells, Texas, Printemps 2015

« On est bientôt arrivé ? » bougonne pour la 100ème fois Juliette depuis l'arrière de la voiture. Elle en a marre de ce trajet interminable. Elle espère au moins que la ville dans laquelle elle déménage vaut le coup. Apparemment, ils ne sont plus très loin ... Juliette regarde par la fenêtre, le paysage est aride et elle essaye de se faire une idée de Mineral Wells. Au fil de la route depuis Atlanta les grands arbres verdoyants deviennent petits et frêles, comme si ces derniers vieillissent, se flétrissent. Les branches si feuillues aux abords d'Atlanta sont maintenant nues, ressemblant à des doigts crochus. Peu à peu, les arbres se font rares et les premières maisons les remplacent. Juliette lève la tête et sa nouvelle ville lui apparaît. Elle est si petite ! Fini les buildings, bonjour l'ennui. Et ses parents qui lui avaient promis qu'il s'agissait d'une surprise de plus pour son anniversaire... Elle s'en serait bien passé de cette surprise. Il y a juste ce grand immeuble en plein centre-ville, qui surmonte largement tous les autres bâtiments, qui intrigue la jeune fille. Elle est en vacances, elle pourra demander à ses parents d'aller voir par là-bas. Comme ça, ils seront contents de voir qu'elle s'intéresse à leur nouvelle ville et elle pourra découvrir l'histoire – s'il en a une – de ce grand édifice.

Cela fait deux semaines que Juliette et ses parents se sont installés à Mineral Wells. La jeune fille, après avoir boudé ses parents d'avoir emménagé dans cette ville qui ne l'intéressait pas le moins du monde, et être restée dans sa chambre des journées durant, a finalement exposé sa curiosité pour le grand immeuble du centre de la ville. Elle leur a proposé d'aller voir s'il pouvait être visité. Comme l'avait prévu Juliette, ses parents avaient été très réceptifs à sa demande et s'étaient renseignés sur le grand bâtiment. Il s'agit en fait d'un hôtel abandonné depuis une soixantaine d'années environ. Des visites sont organisées assez régulièrement par des guides plus ou moins

officiels et la prochaine a lieu le lendemain. L'intérêt porté par la jeune fille à l'hôtel prend tout de suite une autre envergure ayant appris qu'il est abandonné. Rien ne passionne tant Juliette que les sites abandonnés. L'atmosphère est toujours lourde, angoissante. Peu importe le lieu, qu'il s'agisse d'un manoir, d'un hôpital psychiatrique, d'un sanatorium ou même d'un hôtel, l'ambiance est toujours pesante. Chaque bâtiment, chaque pièce a son histoire qu'on peut essayer de retracer au travers des objets qui s'y trouvent. Le temps abîme les plafonds, les murs, le mobilier, tout en les sublimant, différemment. La raison même de leur abandon est souvent passionnante et parfois dramatique. Et puis, il y a les légendes qui sont racontées après coup sur ces sites... Ces univers désolés, Juliette adore s'y trouver pour toutes ces raisons. Elle est maintenant pressée d'être au lendemain !

Ils s'étaient dépêchés afin de ne pas arriver en retard pour la visite. Ils avaient rendez-vous à 14h30 devant l'hôtel. Un jeune homme les attendait devant les escaliers.

« Bonjour, mesdames, bonjour, monsieur, je m'appelle Rick ! »

Rick était un garçon brun aux yeux vert clair qui devait avoir une vingtaine d'années. Sous son bras était calé tout un dossier sur lequel il avait inscrit en rouge vif « Archives – Baker Hotel »

Juliette s'en était rendu compte et était ravie de voir à quel point son guide semblait être informé à propos du bâtiment. La visite risquait d'être passionnante !

Rick entama la visite, Juliette buvait ses paroles, le jeune homme savait extrêmement bien s'exprimer et racontait les histoires si bien qu'il était simple de se représenter les situations décrites.

Après avoir visité une bonne partie de l'hôtel, Rick s'arrêta devant une chambre. « La visite touche à sa fin. Quoi de mieux pour la terminer que de vous parler de l'étrange et sombre histoire liée à l'abandon du bâtiment ? » Proposa-t-il. Puis il commença son ultime récit :

« C'était un bel été que celui de 1955. Chloé, jeune brune d'une vingtaine d'années s'en réjouissait au volant de la petite Nash Metropolitan que lui avaient prêtée ses parents. En arrivant à Mineral Wells, le soleil l'avait accueillie à bras ouverts avec Julie, sa meilleure amie. Les deux étudiantes en sociologie avaient terminé leur année et avaient cotisé pour pouvoir se payer une semaine dans cet hôtel splendide qu'est le Baker. À leur arrivée à l'hôtel les deux jeunes femmes n'avaient qu'une seule idée en tête : se détendre et profiter. » sourit Rick.

« Leur chambre, la 61, était réservée du 25 juin au 1er juillet, mais elles ne comptaient pas y rester souvent, dans cette chambre. En effet, Chloé et Julie, comme le prouvait le grand nombre de maillots dans leur valise, passeraient le plus clair de leurs journées à la piscine de l'hôtel à se prélasser. C'est d'ailleurs la piscine qui avait convaincu les deux femmes de venir au Baker plutôt que dans un autre hôtel, et puis les soirées aussi. Pour leur plus grand bonheur à toutes les deux, une soirée de bienvenue était justement organisée le soir de leur arrivée. Les deux amies étaient impatientes, car ce serait l'occasion pour elles de trouver des jeunes gens avec qui passer leur semaine et s'occuper les soirs sans fêtes organisées... »

— Comment savez-vous tout ça ? se permit de l'interrompre Juliette.

« J'y arrive petite ! » lui glissa Rick d'un air mystérieux.

... De plus, il me semble qu'une psychose hallucinatoire pourrait expliquer les discussions qu'avait votre fille, lorsqu'elle était seule dans sa chambre, comme vous me l'avez indiqué. Elle était persuadée d'être en compagnie de quelqu'un. Il se pourrait d'ailleurs que sa potentielle psychose ait réagi avec sa prosopagnosie et sa tendance à reconnaître des inconnus dont je vous ai parlé ci-dessus.

25 juin 2015

Alors qu'elle est plongée dans ses pensées, Juliette entend résonner les premières notes de « It's all over » de Johnny Cash. Elle lâche l'album photo et se positionne au milieu de la salle de bal. Les grandes portes s'ouvrent et les gens rentrent en tenue de bal dans la salle. Ils sourient et commencent à danser. Pour l'instant Juliette reste immobile au milieu d'eux. Soudain voilà qu'un homme se dirige vers elle. Ses cheveux sont plaqués en arrière et il arbore un large sourire. « Presque trop large » remarque Juliette.

Elle termine le verre qu'elle a dans la main, un alcool fort, et la lui tend. L'homme lui prend délicatement et dépose un baiser dessus.

« Bonsoir ma chère, m'accorderiez-vous une danse ? » Elle le regarde droit dans les yeux et commence à virevolter avec lui. Son ivresse lui fait tout oublier, sa vision est trouble. Il n'y a plus que lui, hypnotique.

Printemps 2015

« Ce soir-là, reprit Rick, de nombreuses personnes étaient présentes. Ils venaient tous d'horizons différents, on pouvait trouver dans la salle de bal de jeunes gens venant en vacances après leurs examens de fin d'année aussi bien que des entrepreneurs de 50 ans ayant fait fortune et venant ici pour deux ou trois mois. La ville attirait les touristes avant l'incident dont je vais vous parler. » assura Rick.

— Que s'est-il passé enfin ! trépigna Juliette.

— Lors de la soirée, Julie rencontra un homme vraiment spécial. Elle avait un peu bu, elle était heureuse et avait commencé à entamer la conversation avec lui. Ils semblaient bien s'entendre. J'ai dit que l'homme était spécial et vous ne me contredirez pas si je vous montre une photo de lui. »

Ce que s'empressa de faire Rick. Il sortit de son dossier une page de journal sur laquelle la photo d'un homme prenait toute la moitié haute. L'homme avait les cheveux plaqués en arrière, un sourire trop large, une barbe de trois jours et un regard profond.

— Si profond qu'on pourrait presque s'y perdre, remarqua la mère de Juliette.

« Vous ne pensez pas si bien dire madame ! rétorqua Rick, Julie s'y est perdue. Malheureusement pour elle, cet homme était malveillant et un excellent manipulateur. Après avoir discuté avec elle, il lui chuchota des propos dont je ne sais rien et la jeune femme partit se noyer quelques heures après dans la piscine de l'hôtel. Son amie Chloé était effondrée. D'après elle, rien ne pouvait présager que Julie commettrait un tel acte. Elle alla témoigner de cela à la police dès le lendemain, d'où la précision de mon récit. » continua Rick en brandissant une copie de l'enquête dans ses mains. La police a rapidement conclu que l'homme avec qui elle avait parlé durant la soirée avait un lien avec l'incident, mais il n'a jamais été retrouvé. Depuis ce jour on le surnomme le Malin. » conclut Rick.

— Qu'en pensez-vous ? demanda le père de Juliette au jeune homme.

« Je ne sais pas trop quoi en penser à vrai dire, avoua Rick. Mais il me semblerait que le Malin ne soit qu'un beau parleur ayant des motivations malsaines. D'ailleurs, sa victime était facile à manipuler. Il s'agissait d'une adolescente et nous savons tous à quel point nous sommes sensibles et influençables à cette période. Il devait avoir un discours convaincant qu'il récitait en regardant sa future victime droit dans les yeux et le tour était joué, si je puis me permettre. »

25 juin 2015

« N'est-ce pas une belle soirée ? s'exclame l'homme alors qu'il fait tourner d'un bras Juliette sur elle-même. Je me sens chanceux d'avoir rencontré une si charmante jeune femme, cela rend la soirée d'autant plus agréable. »

Juliette écoute l'homme avec attention. Il parle beaucoup, il parle bien, il est passionnant. Elle semble être attirée par lui, par ses paroles, elle s'en sent dépendante, telle une droguée l'est avec sa poudre. En quelques minutes, il avait réussi à la faire s'attacher à lui, cette manière qu'il a de lui parler sans retenue et de tout lui dire alors même qu'ils ne se connaissaient pas, la touche. À vrai dire ce jeune homme semble lui accorder une réelle importance. Lorsqu'ils discutent, il ne défait pas son regard de Juliette, il lui sourit et rigole quand elle dit quelque chose de drôle, acquiesce gravement quand elle parle de ses histoires de cœur finissant mal et la rassure quand elle avoue avoir raté son année scolaire à cause du déménagement. Il est l'ami qu'elle attend depuis si longtemps. Soudain, il se penche vers elle.

— Veux-tu rester avec moi aussi longtemps qu'il t'en est possible ? lui chuchote-t-il.

Juliette le regarde dans ses yeux profonds et secoue la tête en signe d'acquiescement.

— Dans ce cas il va te falloir passer par le test de l’I.U.T., le test de l’Identité Ultime et Terminale, répond-il très sérieusement.

À partir de ce moment précis l’homme devient grave, il parle d’un ton sec et autoritaire, mais Juliette ne veut qu’une chose : le rejoindre.

« Qu’est-ce ? » le questionne-t-elle.

— Il s’agit d’une épreuve indispensable afin de pouvoir se retrouver à mes côtés, mais n’ait crainte Juliette, tout le monde réussit cette épreuve. Il te suffit d’aller dans cette piscine et de nager au plus profond que tu le puisses.

« Comment saurai-je quand tu m’accepteras ? » demande Juliette.

— Tu le sauras. Je ferai apparaître une grande lumière blanche, rétorque l’homme.

Juliette opine et commence à se diriger vers la piscine lentement. Elle s’arrête au bord du bassin et écoute le fin clapotis de l’eau contre les rebords. Elle serre ses poings, elle se tient droite. Son cœur bat fort, elle inspire un grand coup et se jette tête la première dans l’eau. Alors, elle nage rapidement en profondeur et au fur et à mesure qu’elle s’enfonce dans les eaux sombres, elle manque de plus en plus d’oxygène. Elle ose ouvrir les yeux et remarque tant bien que mal le bracelet à son poignet qu’elle avait essayé de cacher plus tôt dans la soirée. D’un coup, elle panique. Elle remonte le plus vite possible à la surface. Très vite, Juliette s’asphyxie. Elle gémit, mais seules des bulles d’air sortent de sa bouche. Elle amplifie ses mouvements et se bat de toutes ses forces pour pouvoir retrouver l’air libre. Alors que la lumière de l’hôtel commence à poindre au-dessus d’elle sa tête commence à tourner. Juliette fatigue, mais n’abandonne pas. Elle continue à remonter malgré la torpeur qui envahit son corps. Soudain, sa vision s’altère et c’est le blackout.

Malgré ces quelques troubles psychologiques, vous n’avez pas à vous soucier de l’avenir de votre fille. Il n’est pas rare de voir certains adolescents dans des phases difficiles après un événement les ayant marqués. Vous m’avez bien spécifié un changement d’adresse, il y a quelques semaines ? Un déménagement peut être une cause de ses problèmes. Les termes que j’utilise ont l’air barbares mais Juliette n’est touchée que partiellement. En effet, je lui ai appris à se maîtriser et à contrôler ses crises. Pour cela, je lui ai offert un bracelet. Elle doit y jeter un coup d’œil régulièrement afin qu’elle ne puisse pas perdre pied avec la réalité. Si toutefois elle subissait encore une crise, il lui suffit encore une fois de regarder son bracelet. Il aurait pu s’agir de n’importe quel objet, le but étant seulement qu’elle puisse se rappeler des séances que nous avons passées ensemble afin qu’elle se contrôle à tout moment. Le bracelet est un choix que j’apprécie car il se trouve au poignet ; on peut le regarder très facilement et de plus il reste continuellement avec elle. J’espère vous avoir rassuré, veillez bien à ce qu’elle n’oublie pas son bracelet.

En vous souhaitant une bonne installation dans votre nouvelle ville,

Salutations distinguées.

Dr Peter ALLEN

25 juin 2015

À l'intérieur de l'hôtel, tout a disparu. Le banquet, les invités, les rires, l'ivresse, il ne restait plus que les coffres pourris sur le sol vermoulu. Les rideaux étaient déchirés, les vitres brisées. L'eau de la piscine était calme et lisse comme une mer d'huile lorsque quelques bulles vinrent crever à la surface. Quelques secondes après, Juliette sortit la tête en suffoquant, elle nagea vers le bord, essoufflée. Après s'être laborieusement extirpée du bassin, Juliette s'affala sur un vieux transat de pierre. Elle s'essuya les yeux et regarda autour d'elle. Le Baker Hotel était redevenu le lugubre monument qu'il était. Juliette était trempée. Elle avait froid, son cœur s'emportait : elle avait peur. Elle avait peur, elle qui aimait tant ces lieux abandonnés, elle qui n'arrivait à bien vivre qu'en solitaire. Elle rassembla ses affaires le plus vite qu'elle put et partit en courant de l'hôtel. Cette nuit, elle avait vu le Malin, cette nuit elle avait failli gagner sa place pour les enfers.

Dans sa tête résonnaient des paroles :

*« I was on my way to you and I was worried,
It's all over, my heart echoed it's all over,
Stop your cryin' turn around and let her go... »*



Virage

Par Mathilde LEBRUN

Il est 16h à Seattle ce 9 avril 2016. Le soleil est au rendez-vous, il recommence à faire beau malgré les 13 degrés qui rafraichissent l'atmosphère. Il est 16h et la ville s'anime. Les épiciers reçoivent des marchandises, les terrasses de cafés sont bondées, les parfumeries sont en pleine effervescence et les salons de coiffure sont débordés. Heureusement, ce vacarme urbain ne s'entend pas dans le quartier de Belltown. En effet, dans ce quartier d'affaires où siègent les bureaux des grandes multinationales, les cris d'enfants sortant de l'école ne sont pas les bienvenus, surtout dans les oreilles des femmes d'affaires carriéristes qui ont horreur des enfants. C'est le cas de Jane White, qui attend son chauffeur et qui ne supporterait pas d'avoir de la purée de carottes sur son tailleur Chanel.

Jane White a la trentaine, très soignée. Cheveux bruns, impeccablement coiffés arrivant aux épaules qui faisaient croire qu'elle se rendait tous les jours chez son coiffeur. Accompagnés d'un maquillage sobre et élégant, à l'image de ses lunettes de marque, c'est une femme mince et élancée. Elle est vêtue six jours sur sept d'un tailleur pantalon qui lui va à merveille et fait d'elle l'incarnation même de la femme moderne, avec ses joues creuses, son regard ferme, sa bouche immobile et son nez aussi droit que sa posture.

Elle peut se vanter d'un parcours scolaire et professionnel brillant. Après avoir eu son diplôme dans un lycée de New York très coté, elle est partie en France pour aller dans un I.U.T. en Gestion des Entreprises et des Administrations, suivi d'une prestigieuse école de commerce où elle a tout autant excellé. Polyglotte et très intelligente, elle a ensuite posé ses valises à Londres où elle a travaillé pendant trois ans dans le marketing d'une grande enseigne de prêt-à-porter dans la haute couture.

Les gens qui ne connaissent pas Jane White vous diront qu'elle est froide, un peu trop sûre d'elle, hautaine et « brute de décoffrage ». Cette femme rigoureuse dans son travail paraît en effet très distante. Pourtant dès qu'elle sourit, on a l'impression que toute la bonté du monde se loge dans ses yeux.

Ça, c'était moi avant.

C'est la vie que je menais, qui m'allait parfaitement, jusqu'à ce qu'un matin, en me réveillant, je fus prise de violentes nausées, comme je n'en avais jamais eu.

J'avais couru jusqu'à ma salle de bain en ayant l'impression que j'allais vomir mon âme en plus de mon dîner de la veille, même si cela faisait des semaines que je mangeais très peu.

En ce mardi d'avril et pour la première fois, je n'étais pas allée travailler.

J'ai un mode de vie saine, outre le stress de mon poste à responsabilités. Je fais beaucoup de sport, je mange équilibré, je ne bois pas, ni ne fume. J'ai toujours pris soin de mon corps, à l'extérieur comme à l'intérieur. Mais ce jour-là, il ne me l'a pas du tout rendu.

Je suis donc montée dans ma Fiat 500 aussi vite que j'ai pu en direction du cabinet de mon médecin, alors que mon estomac se tordait de douleur.

Le médecin m'a pris très vite, à la vision de mon teint verdâtre et de mes yeux de zombie non maquillés, je suppose.

Après une brève auscultation, il m'a conseillé d'aller à l'hôpital car il ne voulait pas prononcer un diagnostic qui pourrait se révéler faux. Je n'avais pas envie de perdre une journée de travail, mais devant son insistance, je me suis tout de même rendue à l'hôpital, filtrant les appels de mon boss.

Après une longue attente, quelques tests et encore de l'attente, le chirurgien m'a fait part du verdict : cancer généralisé.

Après quelques phrases qui ont survolé mon esprit, l'homme de 50 ans m'a donné le planning avec la fréquence à laquelle je devais me rendre à l'hôpital ainsi qu'une tonne d'informations, les tests à réaliser, les traitements ainsi que le numéro de téléphone de différents spécialistes. Pour moi, ces quelques papiers résumant un tas de choses me paraissaient tellement... lointains, qui ne me concernaient pas. Mais si. Jane White, tu as un cancer. Ce mot qui fait si peur et qui rime avec la mort. Il est en toi me suis-je dit.

Je n'avais appelé mes parents que quelques semaines après, pour leur annoncer. Mon père était resté de marbre comme d'habitude, tandis que ma mère s'était effondrée en larmes, comme d'habitude aussi. Je n'ai jamais été très proche d'eux. Contrairement à ma sœur, je suis solitaire depuis mon plus jeune âge et je n'ai jamais considéré avoir besoin d'eux.

Tout cela, c'était il y a un an, aujourd'hui.

Joyeux anniversaire...

Depuis, je me suis fait opérer, triplant mes chances de guérison. Ma convalescence a été horriblement longue et éprouvante. J'avais l'habitude d'être active, de courir partout entre réunions, déjeuners d'affaires et séminaires. Me retrouver hors de chez moi, perdant tout contrôle de mon quotidien, à rester allongée et manger des plats surgelés qu'à moitié réchauffés pendant quinze

jours n'a pas été une partie de plaisir.

Heureusement, j'ai regagné mon domicile avec la possibilité de reprendre mon travail pendant un temps qui, je le savais, était limité.

Aujourd'hui, la nouvelle étape est la chimiothérapie. Je déambule dans mon appartement à la recherche de mon dossier. Une fois entre les mains, je le feuillette rapidement et tombe sur la page qui m'intéresse. Mon attention est retenue par le nom d'un forum dédié aux malades qui échangent sur leur parcours, leurs sentiments... J'allume donc mon Mac et me rends sur cette page. Je lis des centaines de messages avec des questions, des encouragements, des doutes, des peurs, des joies, des soutiens, mais aussi des deuils.

Après avoir passé ma matinée à lire ces témoignages aussi poignants qu'horrifiants, je me dirige vers ma salle de bain et me regarde dans le miroir. Outre mes cernes, ma maigreur et mon teint blafard, j'essaye de m'imaginer sans cheveux, sans sourcils, avec des tuyaux infiltrés dans mon nez. Cette vision me donne la chair de poule.

Toujours est-il qu'il faut y passer. J'attrape donc mon téléphone et appelle l'hôpital pour caler mes jours et horaires de chimio. Vu le temps que cela va prendre, j'appelle aussi ma boîte pour qu'il me trouve un remplaçant et cela m'arrache le cœur.

Les mardis et jeudis de 15h à 18h, ce sont les plages horaires que je devrais passer à l'hôpital, entourée de malades, médecins, infirmières, cathéters, aiguilles et poches de chlorure de sodium. Ce sera ainsi pour les trois prochains mois minimum, m'a dit mon médecin. Cela ne m'enchante guère, mais ai-je vraiment le choix ?

Deux mois sont passés depuis ma première séance. Désormais, je connais tout le monde et tout le monde me connaît. Mais ceux que je connais le mieux sont les effets secondaires de la chimiothérapie. Je suis passée par tous ses effets, même s'ils ne sont pas tous apparus en même temps. L'indétrônable perte de cheveux mais aussi petites maladies à répétition, vomissements, fatigue extrême... Le plus dur ayant été la perte de cheveux. La seule vision de mon crâne nu me fait monter les larmes aux yeux chaque fois, c'est pourquoi je porte désormais une perruque, me donnant l'illusion que je suis normale.

Aujourd'hui, j'appelle ma mère. La chimio a été particulièrement éprouvante et m'a beaucoup fatiguée. Tout le monde était déprimé, ne sortait pas un mot... Il régnait un silence lourd coupé par les vibrations de mon téléphone. Ce sont les appels de mon remplaçant qui ne s'en sort

pas.

Cependant, la joie prend le dessus, car normalement c'est ma dernière séance.

Demain, je me rendrai à l'hôpital afin de réaliser les derniers examens.

C'est donc une semaine plus tard que je me rends dans ce qui est devenu ma deuxième maison – en plus propre – afin d'avoir les résultats finaux.

Comme chaque fois, je ne sais pas quoi faire dans cette salle d'attente. L'ambiance est morose et triste.

L'attente est interminable, il faut absolument que je trouve quelque chose à faire.

J'ouvre alors mon sac à main et en extrais une pochette bleue où je range la plupart de mes dossiers en cours, dans l'espoir de m'occuper. Mais évidemment, celle-ci est remplie de contrats qui ont été signés il y a longtemps par mon remplaçant.

Contrariée, je continue à fouiller dans mon sac en quête de n'importe quoi qui puisse me distraire et là, je tombe sur une photo. La photo. La photo de ma sœur et moi lorsque nous étions parties en vacances toutes les deux en Californie, il y a de cela une dizaine d'années. Nous sommes sur une plage à Los Angeles et nous avons demandé à quelqu'un de nous prendre en photo, chose qui n'avait pas été facile avec ce soleil de plomb. Nous avons finalement trouvé l'angle parfait pour que nos yeux ne soient pas irrités par le soleil. Nous sommes de profil, la mer dans le dos et les palmiers avoisinants qui offrent un magnifique paysage de carte postale. Nous portons chacune une robe d'été, les cheveux décoiffés par l'air marin et les joues rosées, nous rions aux éclats. Je me souviens de cette scène comme si c'était hier. Les gens là-bas étaient charmants. Ils nous aidaient quand nous en avions besoin, les barmans parlaient lentement pour que nous puissions comprendre le contenu des cocktails et les vendeurs de donuts étaient tous aussi gentils les uns que les autres. Les vacances à l'américaine, loin du stress et du travail. Notre seule préoccupation était de profiter de notre séjour au maximum, toutes les deux, après avoir économisé pendant deux ans pour pouvoir se l'offrir.

Cette photo sent les vacances, elle sent le bonheur, et elle sent les moments magiques que je passais avec elle, avant que nous nous disputions, brisant quelque chose d'irréparable dans notre relation.

C'était nos dernières vacances ensemble.

Quelle ironie de retomber sur cette photo qui respire la joie de vivre, dans la salle d'attente d'un hôpital.

Mais le chirurgien entrant dans la pièce me tire de mes pensées : c'est enfin mon tour.

Après un bref instant où nos regards se sont croisés, je m'empresse de ranger cette photo dans mon sac. Je me lève et le suis. Il me fait un signe de main vers la chaise pour que je m'assoie, ce que je fais. Il me regarde et me dit «Mme White, j'ai donc vos résultats d'analyses». Après cette unique phrase, mon corps s'embrase et j'enlève mon manteau que je pose à côté de moi en tremblant. Le chirurgien a mon dossier dans les mains. Il le pose sur son bureau avec précaution et tourne les premières pages d'une lenteur atroce. Quel stress de ne pas avoir le contrôle de tout ! Si je m'écoutais, je lui arracherais ce dossier pour abrégé cette attente (et mes bouffées de chaleur). Mais règles de bonne conduite obligent, je reste assise, à nouer mes mains moites.

Il tourne encore une page, puis une autre, et encore une autre, puis revient à la précédente... Je trépigne et me tortille sur ma chaise. Son mutisme est assourdissant.

Il me regarde et, enfin, ouvre la bouche. Il me demande comme je me sens. *Ah, ah ! Mais quelle question idiote, comment croit-il qu'une cancéreuse en pleine attente de ses résultats peut se sentir ?*

Je lui réponds simplement que la maladie ne me dérange pas en ce moment, donc que psychologiquement, ça va mieux que certains autres jours. Je ne développe pas davantage ma réponse car je ne souhaite pas engager la discussion. Pas aujourd'hui. Pas maintenant.

Soudain, il lève les sourcils ce qui me laisse penser qu'il est ENFIN tombé sur la page fatidique. Je me redresse alors sur ma chaise pour mieux apercevoir la feuille, comme si un rapprochement de 5 cm me donnait la capacité de lire à l'envers. Je le regarde et pendant qu'il balaye le document du regard, le téléphone de son bureau se met à sonner. Mais ce n'est pas vrai me dis-je, comment peut-il jouer avec mes nerfs de la sorte ? Il regarde le numéro, s'excuse auprès de moi en disant qu'il doit prendre l'appel et décroche le téléphone.

A ce moment, je ne sais pas si je suis blanche, rouge ou verte, mais je ne suis pas dans mon état normal.

Je ne fais même pas attention à ce qu'il raconte à son interlocuteur, car trop concentrée à contenir mes émotions. Heureusement l'appel est bref et il repasse rapidement à mon cas. Je respire profondément et le regarde avec insistance. Cette fois-ci c'est la bonne !

Il joint ses mains sur la table et me regarde à son tour avant d'articuler :

— Mme White, je suis maintenant tout à vous, excusez-moi pour cette interruption. Cependant, deux minutes de plus ou de moins ne changeront en rien le fait que vous êtes guérie.

— Pardon ?

— Vous avez bien entendu. Toutes les cellules cancéreuses sont parties. Vous avez désormais un métabolisme des plus sains, Mme. Félicitations !

Je n'ose pas y croire. Je suis guérie ? Genre... je ne suis plus malade ? Non. Si ? Comment est-ce possible ?

Moi ? J'ai su battre ça ?

Physiquement, je suis étrangement immobile pour quelqu'un qui apprend une telle nouvelle mais intérieurement je suis dans tous mes états. Dans ma tête, un milliard de questions et d'émotions aussi intenses que contradictoires viennent se heurter... aux cadavres de ces foutues cellules cancéreuses !

— Oh, merci docteur, merci infiniment !

— C'est votre système immunitaire ainsi que la médecine qu'il faut remercier, vous avez été très courageuse Mme White, vous pouvez être fière de vous. Bien sûr, n'hésitez pas à revenir si vous sentez quelque chose d'anormal. En attendant, je vous invite à fêter cela avec vos proches.

— Merci docteur ! Au revoir !

Ce n'est que dehors, sur les escaliers de l'hôpital que je prends pleinement conscience de ce qu'il vient de m'annoncer et de la chance que j'ai. Je m'assoie sur les marches, mon visage tombe dans mes mains et se remplissent de larmes.

À ce moment-là, mon travail est à des années-lumières de mes préoccupations. Il est si loin dans ma tête que cela laisse un espace immense à d'autres pensées.

Je pense alors aux choses réelles et pourtant immatérielles, à ce qui a une vraie valeur alors qu'on ne peut les toucher, aux choses qui ont vraiment de l'importance. Ces choses auxquelles je ne pensais pas avant que la maladie me tombe dessus. Je ne songe pas à combien de consommateurs il faut cibler pour ce nouveau produit, ni quelles couleurs sont judicieuses pour ce packaging. Non. Je pense à ma famille, à mes parents auxquels je dois absolument téléphoner, eux qui m'ont tant soutenue. Mais la pensée qui occupe la plus grande partie de mon cerveau est pour ma sœur.

Je ressors la photo qui m'a émue dans la salle d'attente. Je souris instantanément en l'examinant à nouveau sous tous ses angles.

Je regarde le visage de ma sœur, il y a de cela neuf ans exactement. Elle doit avoir changé depuis.

J'aimerais bien savoir à quoi elle ressemble, comment elle va, ce qu'elle devient, sa famille...

J'ai vraiment envie de savoir à ce moment-là. Je ressens le besoin de partager ma joie avec elle.

Probablement le signe qu'en neuf ans, aucun évènement de ma vie n'en valait le coup. Cette pensée me noue un peu la gorge, mais peu importe. Je sors mon téléphone, déverrouille l'écran, mais je m'arrête net. Elle ne sait peut-être pas que j'ai – non – que j'avais un cancer. Je ne lui ai jamais dit finalement, seuls mes parents auraient pu le lui dire.

Est-ce approprié de l'appeler si elle n'était pas au courant ? Est-ce de toute façon approprié de revenir après tant d'années pour lui annoncer cette nouvelle ? N'est-ce pas égoïste finalement ? Je n'ai pas pris de ses nouvelles pendant tout ce temps. Mais après tout elle non plus. Une multitude de questions me font hésiter. Oh et puis mince, je suis heureuse, je pense à elle et elle me manque alors Jane Rallon White, range ta fierté mêlée de doutes et cherche le numéro le plus ancien et inutilisé de ton téléphone !

Je me lève, décidée à passer mon appel en buvant un expresso, ce dernier étant actuellement essentiel pour que je tienne debout. Heureusement pour moi, il y a un café juste en face. Je marche dans sa direction en cherchant son numéro de téléphone dans mon répertoire. J'arrive enfin à son prénom, puis appuie sur « Appel ». Ça sonne. Elle décroche très rapidement et j'entends sa voix : « Allô ? ». Sa voix n'a pas changé... quelle émotion de l'entendre. Mon Dieu !

« Mon Dieu !!! » C'est ce qu'a crié la femme au volant de la voiture qui m'a percutée

Remerciements particuliers aux étudiants de l'IUT de Nantes qui ont participé au concours, aux membres du jury, aux personnels et étudiants de l'IUT Nantes et à Francis Mizio, animateur de l'atelier d'écriture.

